

INTRODUCTION

Qui sait que George Washington était aussi Français qu'Américain ? C'est le 26 août 1792 que l'Assemblée nationale française le fit citoyen d'honneur de la France. Seuls quelques rares étrangers ont obtenu depuis la naissance de la République un tel privilège. Ce geste exceptionnel s'explique à la lumière de son combat pour la liberté et la démocratie mais aussi au regard des liens uniques qui le liaient à notre patrie depuis 1778, et ce bien que ces liens fussent tissés sous la monarchie. Washington ne vint pourtant pas en France et ne parla jamais notre langue mais tout le monde sait pourtant dans l'hexagone qui il fut et ceci alors qu'il était encore vivant. Si le temps joue toujours son rôle et altère la mémoire des hommes, dans son cas son histoire fait exception. C'est dire que nous sommes déjà face à l'exceptionnel.

Si en France il est le vainqueur des Anglais et l'un des pères de la Révolution américaine, en Amérique il est une légende. Washington a non seulement marqué le XVIII^e siècle comme Alexandre le Grand marqua l'Antiquité asiatique ou Louis XIV le Beau Siècle européen, mais il a su laisser beaucoup plus aux États-Unis. Au-delà des mirages de simples conquêtes éphémères ou même de l'incarnation d'un style artistique, il a apporté à cette nation les premiers et principaux principes de sa gouvernance ainsi qu'une façon de voir le monde et de se situer en son sein. Jamais aucun homme n'a mieux incarné un pays et son pays que le grand homme et ceci tout en le faisant naître.

Si G. Washington a été la figure historique américaine la plus décrite et expliquée outre-Atlantique, passion justifiée justement par cette identification, l'histoire hexagonale l'a purement et simplement négligé pour ne plus en parler à partir du début du XX^e siècle. Cet ouvrage souhaite, par conséquent, réparer cette injustice historique

INTRODUCTION

tout en privilégiant son traitement par une vision française. Mais un piège menace tout biographe du grand homme qu'il soit français ou américain : tomber dans l'hagiographie. Car du vainqueur de Yorktown à la première présidence, George Washington est devenu un monument, une sorte de saint George après avoir terrassé les dragons anglais. Car pour reprendre les mots de Marcus Cunliffe¹, « Une ombre immense a été jetée sur sa légende ».

1. M. Cunliffe, *George Washington, l'homme et sa légende*, éd. Seghers, coll. « Vent d'Ouest », Paris, 1966, p. 210.

PREMIÈRE PARTIE

**LA FORGE
DES SENTIMENTS
(1732-1758)**

CHAPITRE 1

DE L'ENFANT SAGE À L'ARPENTEUR DE LA SHENANDOAH (1732-1752)

Qu'est-ce que la vie d'un mythe, et surtout où réside-t-elle ? Dans les aléas des raisons sociales et des raisons de cœur, ou seulement dans un acharnement quasi indescriptible dans la mêlée des chocs de la vie ? Comment frotte la roue des destins sur le chemin de l'Histoire pour engendrer l'unique, l'exceptionnel, l'admirable ?

Face à la célébrité du personnage, l'historien serait tenté par la facilité et les conclusions hâtives. Toutefois dans la vie de George Washington la friction est plus que singulière, elle est stupéfiante. L'observateur est réellement surpris par cette vie faite de moments qui semblent atones au regard des fracas du cosmos dont elle accoucha. Car le héros de la nation américaine naquit discrètement et avec un potentiel largement handicapé par les aléas de la vie.

Parmi les biographes américains qui s'attelèrent à la difficile tâche de dégager un portrait du grand homme, les premiers ont forgé un visage du vainqueur de Yorktown qui n'est pas pour rien dans les fondements de sa légende, voire de son mythe. Le premier d'entre eux, le révérend Mason L. Weems fit du petit George Washington un enfant presque

parfait et un bon chrétien qui plus tard n'oublierait aucun des principes que sa mère, jadis, lui avait inculqués. M.L. Weems construisit, souvent à sa guise et selon les nombreuses rumeurs qui suivirent la mort du premier président des États-Unis d'Amérique, un portrait trop parfait pour être historiquement véridique. Il y ajouta aussi quelques anecdotes qui fleuraient bon la sacralité et qui furent largement exploitées par les enseignants de l'Amérique, à partir du XIX^e et jusqu'aux années 1970. C'est pourquoi, à l'époque où la III^e République française s'efforçait avec ses « hussards noirs » d'inculquer les principes de la morale républicaine et la connaissance d'une histoire de la France élaborée à partir d'images d'Épinal, les États-Unis offraient en même temps à ses enfants une représentation idéalisée de ses pères fondateurs. Malgré leur grand écart d'âge, les deux nations apprenaient presque au même moment les règles complexes d'une démocratie encore fragile et qui avait bien du mal à s'imposer dans l'esprit de ses peuples. Aux États-Unis, dans un contexte certes différent mais qui avait en commun les tensions extrêmes et les menaces extérieures, il fallait moraliser et unifier un peuple de migrants plus ou moins bien agrégé au sein d'une jeune nation déjà marquée par de profondes dissensions.

UN ENFANT EXEMPLAIRE... IMAGINÉ

Ainsi, on apprend que, durant l'enfance de G. Washington, ce dernier coupa un cerisier sur la propriété de *Mount Vernon* en voulant essayer une hache. Augustine Washington, son père, découvrant le méfait, chercha le coupable. Malgré la colère de son père, le petit George préféra assumer ses responsabilités au lieu d'emprunter la voie du mensonge.

La leçon fut décrite par un carton célèbre de Grant Wood peint en 1939 et intitulé « *Cartoon for Parson Weem's Fable* ». Cette fable se retrouva ainsi dans tous les livres d'histoire des écoles américaines. Elle est limpide, voire simpliste : en manifestant les qualités du parfait dirigeant, celle notamment du pourfendeur de la vérité, le premier homme de l'Amérique s'imposait comme tel dès l'enfance. G. Washington ne pouvait pas mentir. Cependant derrière cette fadaise se cache toute

l'aversion d'un pays envers le parjure politique, et l'on comprend alors bien mieux pourquoi, deux siècles plus tard, ce crime allait entacher à jamais la réputation des présidents Nixon, Reagan ou Clinton. On saisit aussi au travers de cette histoire, combien le mythe Washington forgea pour son pays, en grande partie à lui seul, les principaux fondements éthiques et spirituels de sa démocratie.

Une autre biographie, celle monumentale de Jared Sparks, à qui l'on doit aussi l'inventaire des écrits de G. Washington, eut la fâcheuse tendance de prendre quelques libertés avec l'interprétation des événements et oublia parfois la rigueur historique qui a pour postulat indispensable le respect scrupuleux des sources et de ce qu'elles affirment.

C'est ainsi que les deux premiers tableaux du grand Washington, qui allaient en inspirer beaucoup d'autres, compte tenu des erreurs qui s'y retrouvent, apparaissent plus hagiographiques que biographiques. G. Washington n'avait évidemment pas besoin de cela.

Où se situe alors la réalité historique concernant cette première période de la vie de Washington à propos de laquelle les matériaux manquent fréquemment ?

LES WASHINGTON, UNE FAMILLE D'ARISTOCRATES BRITANNIQUES EN QUÊTE DE TERRES NOUVELLES

Au début du XVIII^e siècle, période qui vit la naissance de George Washington, la réussite et la célébrité étaient, pour beaucoup, scellées dès les premiers moments de la vie et ceci en Angleterre comme dans ses colonies américaines. Ce ne fut, à l'évidence, pas du tout le cas pour le futur général en chef des armées révolutionnaires américaines. Cela fit de son parcours, sans doute, l'archétype même des belles histoires dont raffolent depuis toujours les Américains.

Sans pour autant tomber dans la caricature et faire de son enfance un portrait digne des romanciers « naturalistes », Pérez Galdós, Strindberg ou Zola au regard de cette période, George Washington aurait pu aisément ne jamais apparaître dans le ciel constellé de l'Histoire de l'humanité. Il n'avait rien d'un Alexandre et pas grand-chose d'un César, il n'était ni

très riche, ni doué d'un charisme qui pouvait faire dire à sa famille et à son entourage : « ce garçon ira loin ! ». Il était né d'une famille recomposée, les Washington de Virginie, par la force du destin funeste. Bien que d'origine aristocratique, la branche américaine peinait à garder un rang qu'elle avait acquis en cultivant les terres du Northamptonshire dans le sud de l'Angleterre. L'émigration en 1657 vers une Amérique dont à l'époque on ne savait presque rien, et qui relevait par conséquent beaucoup du fantasme, ne fut pas spontanée. En effet, le départ de John et Lawrence, les deux petits-fils, du seigneur du *Manoir de Sulgrave*, dans le comté de Durham, héros des fidèles à la Couronne durant la Glorieuse Révolution, fut dicté par la nécessité et la règle intangible de l'indivisibilité des terres. À la mort de leur père, en tant que fils puînés, ils n'eurent, comme héritage, qu'un modeste apanage : une somme d'argent. Le fils aîné, William, quant à lui, hérita des terres et du manoir et épousa la fille du duc de Buckingham. Déjà les dieux semblaient aimer contrarier la logique car William, probablement « phagocyté » par la puissante et illustre famille de sa femme, ne réapparut jamais dans l'histoire et ce fut de son frère John, le moins bien doté, que sortit le rejeton de la « maison Washington », le Moïse de l'Amérique.

La réforme agraire et le remembrement, auxquels était lié ce départ, débutaient tout juste en Angleterre et la transition démographique que le pays amorçait déjà, et qui vit en parallèle le nombre d'enfants vivants nettement augmenter, engendra presque immédiatement une raréfaction des terres et donc une augmentation des prix de ces dernières. Ainsi, le petit héritage que venaient de toucher John Washington et son frère Lawrence ne leur permettait raisonnablement plus de vivre en Angleterre. Ils n'avaient face à eux que peu de choix et parmi ceux-ci, l'Amérique. C'était un risque mais un risque calculé. En ce milieu de XVII^e siècle, l'aventure exceptionnelle, osée, et totalement inconnue qu'ils allaient mener était plus aisée à tenter à deux.

Contrairement à une légende répandue, qui faisait des aristocrates migrants anglais d'immenses propriétaires dès qu'ils touchaient le sol jadis foulé par Walter Raleigh, le capitaine Smith ou le pasteur John Eliot, la Couronne ne faisait pas cadeau de ses terres américaines. Les navigateurs armés par les rois et les reines les avaient « découvertes » et prises

aux Indiens qui n'étaient dans cette partie de l'Amérique aucunement nomades, et ils les firent « terres attachées à la Couronne ». Ces terres avaient été parfois concédées plus tard par les souverains d'Angleterre à des grands seigneurs souvent liés à leur royale famille qui, ensuite, les vendaient à discrétion. Dans ce jeu d'échanges et de concessions, le gouverneur de la colonie jouait un rôle considérable. Les deux frères Washington durent donc acheter leurs terres à la concession de Lord Culpeper deuxième Baron du nom, qui non seulement était l'un des plus riches partis de l'Angleterre américaine mais, en plus, était le gouverneur de Virginie. Fidèle à la Couronne durant les troubles de la Glorieuse Révolution, la concession de 2,5 millions d'hectares située en Virginie et au Maryland lui avait été offerte par le roi Charles et lui rapportait chaque mois une immense fortune. Dotée d'une solide réputation de loyauté envers le roi, la famille Washington put ainsi, avec cette acquisition, appartenir à la toute petite élite des pères pèlerins qui ne se limitèrent pas, fort heureusement, aux seuls débarqués du *Mayflower*. Car aux Amériques, comme en Europe, la seule richesse demeurait encore la terre et, John, l'arrière-grand-père de George Washington, en acquit l'équivalent de nos deux cent soixante-neuf hectares en bordure du Potomac, ce qui n'était pas beaucoup. Il donna naissance à trois enfants, Lawrence, John et une fille prénommée Mary. Lawrence, l'aîné, épousa Mildred Warner qui était l'arrière-petite-fille de Nicolas Martiau, un hobereau français, protestant, originaire de l'île de Ré qui avait dû fuir la France pour l'Angleterre au moment où notre pays était déchiré par les derniers sursauts des guerres de religions. Ainsi, l'histoire des relations entre la France et George Washington, qui marqua la totalité de sa vie, débuta bien avant sa naissance.

Lawrence et Mildred eurent à leur tour un garçon, Augustine, qui épousa en première noce Jane Butler et qui eut quatre enfants de ce premier lit : le premier enfant décéda peu après sa naissance en 1716, puis naquirent Lawrence, Augustine Junior, et Jane qui mourut à son tour à treize ans.

Les décès des enfants en bas-âge étaient chose commune à cette époque et celui des adultes encore dans la fleur de l'âge l'était tout autant. C'est ainsi que le malheur toucha le père de George Washington